

Minsk, un matin de janvier. La capitale biélorusse aligne ses immenses bâtiments gris aux fenêtres aveugles. Les bâtisses aux façades délavées, sans âme, comme figées dans le froid, bordent de longues avenues où ne circulent que quelques voitures. Ploshchad Nezalezhnasti (l'ancienne place Lénine), rue Masherava, rue Francyska Skaryny, le parc Gorky, plus loin la rue de la Révolution et la place Centrale où se dresse le Palais de la culture et des syndicats. C'est partout la même monotonie, la même impression de profonde tristesse, la même grisaille du temps et des murs. Un vent glacé balaie les rues et les trottoirs vides, s'engouffre dans des halls perdus, pousse les frêles et rares silhouettes de piétons solitaires vers des magasins tristes aux vitrines éteintes.

Minsk. Sans doute l'une des villes de l'ex-URSS qui a le plus gardé tout ce que l'ère du communisme totalitaire a pu engendrer de sordide et de sinistre. Le ciel, la tête des passants, les rues et les avenues, les boutiques, les ministères, les facultés, les écoles, les lycées, les casernes, tout est blafard et terne.

On peut toujours rêver : Minsk viendrait du vieux mot slave *meniaty*, qui signifie "changer". Christo devrait un jour venir emballer l'ensemble avec des tentures légères, des satins rose, blanc ou bleu...

Dans la voiture qui traverse la ville, je me remémore les articles lus dans la presse avant de venir ici. Le président biélorusse, Alexandre Grigorievitch Loukachenko, en bon autocrate violeur de libertés, étouffe toute volonté de changement, trafique les résultats des élections, muselle les médias, envoie des journalistes aux travaux forcés, emprisonne ses détracteurs ou les fait discrètement disparaître sans laisser de traces. Deux jeunes procureurs biélorusses, aujourd'hui réfugiés aux États-Unis, affirment qu'il existe dans le pays un escadron de la mort chargé de kidnapper et d'éliminer les opposants. Le despote moustachu ne recule devant rien. Il a réinstauré le culte de la personnalité en s'attribuant le titre de Père de la Nation. Son portrait fleurit dans le pays sur d'immenses panneaux. La télévision nationale, à la botte du pouvoir, précise régulièrement que "Dieu et les anges sont proches du président". En conséquence, "tout va bien". Dernier détail, Hitler est l'une des idoles de Loukachenko.

En Biélorussie règnent la peur et l'arbitraire. Soixante-dix pour cent de la population vit à la limite du seuil de grande pauvreté avec cinquante ou soixante euros de revenus par mois. Même Vladimir Poutine trouve son proche voisin quelque peu encombrant. La Biélorussie est la dernière dictature d'Europe.

Minsk disparaît et laisse bientôt la place à une banlieue déprimante où s'égrènent usines délabrées, entrepôts anonymes et longues barres d'immeubles. Quelques légers flocons de neige se dispersent dans le ciel laiteux. La campagne biélorusse est aussitôt là, blanche, calme, belle.

Champs endormis sous la neige. Interminables forêts sombres. Dans des trouées, au loin, des petits villages aux isbas peintes de couleurs vives. Au hasard d'un chemin, un lourd cheval brun tire un gros traîneau chargé de bois, des enfants partent à l'école, cartable sur le dos et bonnet de laine enfoncé sur la tête. C'est un tableau de Brueghel, avec une touche slave, mélancolique. Bélarus ! Ce mot Bélarus m'évoquait justement le monde slave : la Russie blanche, la Bérézina, des images du *Docteur Jivago*, les romans de Tolstoï et les pièces de Tchekov. Des hommes et des femmes aux yeux bleus dessinés en amande, qui regardent au fond de leur mélancolie en lisant et relisant des œuvres élégiaques où suintent la tristesse et la douleur. La

campagne défile, infiniment silencieuse. Je pense aussi à Tchernobyl, aux ravages de l'explosion de la centrale nucléaire ukrainienne, proche de la frontière. Près d'un quart du territoire biélorusse contaminé et plus de trois mille villes, bourgades et villages pollués par le terrible césium 137. Combien de victimes ? Combien d'enfants malades ? Combien de malformations ? Pour combien de temps encore ?

La longue route rectiligne semble ne jamais vouloir se terminer. Elle file depuis longtemps entre deux rangées de sapins aux branches alourdies. Des blocs de neige s'échappent des arbres et tombent en milliers de cristaux vite estompés. La Biélorussie. C'est mon premier voyage dans un pays de l'Est, une première incursion dans ces terres tant espérées, tant imaginées.

Deux heures plus tard, la voiture ralentit. Nous passons devant la sculpture en bois d'un ours grandeur nature, posée au bord de la route, contre la forêt. L'animal est coiffé d'un drôle bonnet de neige. Nous quittons alors la grande route pour un chemin gelé, à travers la forêt plus présente, plus serrée, plus sombre.